

# Chronique littéraire

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **46 (1917)**

Heft 12

PDF erstellt am: **17.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

en tête de notre Charte constitutionnelle elle-même et au culte duquel notre pouvoir suprême a estimé qu'il y avait lieu de consacrer un dimanche solennel d'actions de grâce !

(A suivre.)

F.-J. OBERSON, *ancien inspecteur  
de l'enseignement primaire et professionnel.*



## Chronique littéraire

(Suite et fin.)

*Un été à Salonique.* — Certains écrivains — je parle de ceux qui ont promené leur imagination dévorante sous presque toutes les latitudes — excellent à faire surgir à nos yeux par la magie du style, la richesse du verbe et la justesse des épithètes, par le fouillé méticuleux des détails et la vigueur des contrastes, les sites, les monuments, les êtres et les choses d'Orient. Ils font en quelque sorte du paysage vivant. Sous leur plume prestigieuse, les réalités terrestres s'animent, s'éclairent, palpitent et éclatent de coloris. Ainsi, on demeure sous le charme d'une émotion étrange à lire les pages magnifiquement évocatrices dans lesquelles Pierre Loti nous révèle les mystères, les enchantements des fameuses cités orientales : Constantinople, Le Caire, Tunis, Fez ou Ispahan.

Ce bel art plastique du troublant auteur de *Pêcheurs d'Islande* et de *Matelot* est aussi le précieux apanage de M<sup>me</sup> Marcelle Tinayre, l'illustre romancière parisienne dont la renommée littéraire a depuis longtemps franchi les frontières de la France. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle égale Pierre Loti ; mais elle en procède par le don de l'observation pittoresque et le merveilleux parti que sa palette sait tirer de ce don.

Dans une série d'articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes*, M<sup>me</sup> Tinayre note au jour le jour les impressions et les pensées qu'elle a recueillies au cours d'un récent séjour à Salonique. Peintre réaliste et psychologue romantique, elle brosse des tableaux exubérants de vie, tout en relief et en images éveilleuses de sensations colorées.

Pour nous, qui ne pouvons l'entrevoir qu'à travers la gaze brillante de notre imagination, Salonique apparaît

comme une vision lumineuse de paysages de rêves, où se balancent les palmiers parmi les cactus géants et les lauriers roses que vient rafraîchir la brise vivifiante du large. Nous nous la représentons volontiers comme une ville lointaine dont les minarets et les coupoles se détachent en blancheurs éblouissantes sur un ciel azuré. En réalité, l'Occidental qui débarque pour la première fois dans la capitale macédonienne éprouve une déception.

« Ceux qui, pleins de réminiscences livresques, rêvaient de l'antique Hellade ou de l'Orient islamique, de la beauté grecque ou de la langueur orientale, sont déçus, dit M<sup>me</sup> Tinayre. Les contours du golfe Thermaïque ont une noblesse bien éloignée du grand caractère architectural de l'Attique. La lumière blanche et plombée ne vibre pas sur les choses comme celle qui dore le Parthénon... Les eaux n'ont pas ce bleu de lapis qui se moire de traînées violettes sur la mer des Cyclades... Et je n'ai pas non plus retrouvé ici le doux et triste charme du pays turc, cette paix funéraire qui tombe des vieux cyprès sur les petites maisons brunes de Stamboul, sur les turbés de marbre grillagés d'or et les fontaines peintes d'azur, aux dalles disjointes..... »

Par ses hôtels genre palaces, ses restaurants au bord de la mer — avec orchestre de faux tziganes — ses cinémas, ses tramways électriques, son confort apparent, Salonique essaye de se donner des allures modernes. A proprement parler, c'est une ville essentiellement mercantile. Nul n'y va pour son plaisir : le dieu de la cité, c'est l'argent. Bien qu'elle possède de beaux monuments bizantins, nous dit encore l'auteur, elle ne connut jamais la libre floraison des arts, « et rien dans ses murs ne parlerait à notre âme si l'écho de la grande voix de saint Paul ne s'y prolongeait à travers les siècles. » Jadis, théâtre des invasions et des grands carnages de peuples, Salonique est de nos jours le réceptacle de fléaux encore redoutables : ouragans d'une violence extrême, épidémies et incendies, troubles sismiques. Malgré ces fréquentes calamités, le chiffre de la population accuse un progrès constant, tant sont immenses les espoirs que peut faire naître la possession de cette ville, objet séculaire d'ardentes convoitises. Etape décisive sur la grande route de l'Europe centrale vers l'Orient, Salonique est, en effet, le seuil d'un monde. Elle prétend être, aujourd'hui, non une nécropole, certes, mais une vraie capitale désireuse de jouer un rôle prépondérant dans cette partie houleuse de l'Europe, appelée les Balkans. Partant, dans les comptoirs, entrepôts et magasins, foisonne la camelote austro-allemande, tandis que les magasins français, les articles de Paris brillent par leur absence.

La demande dépassant sensiblement l'offre, les commerçants — Juifs, pour la plupart — profitent de l'aubaine et exploitent indignement l'acheteur naïf, sans ombre de vergogne. Le mensonge, érigé ici à l'état de convention sociale, est un hommage indirect à la finesse de l'interlocuteur. »

Suivons maintenant, par la pensée, M<sup>me</sup> Tinayre dans ses pérégrinations à travers la ville. Voici d'abord le grand bazar où les oripeaux, l'abominable camelote, voisinent avec les bibelots, étoffes et objets de prix raflés sans hésitation par l'Anglais opulent. Une foule affairée, bariolée circule ; un concert étrange, brouhaha indescriptible, monte du sol ; des figures « rembranesques », nez crochus et barbes blanches, s'esquissent dans les logettes sombres. Des jeunes gens fashionnables paradent gauchement dans leur costume européen, à côté de maigres Juifs en long caftan fourré, « dont la vieillesse ennoblit le visage, fait saillir le caractère énergique, adoucit les lignes dures par le ruissellement somptueux d'une barbe argentée. » Vient ensuite la vieille ville aux ruelles tortues, dont « l'inextricable lacis se confond avec les débris crénelés des remparts. » Puis, ce sont les douces flâneries dans les cimetières musulmans « avec leurs stèles penchantes, parmi les figuiers sauvages et les herbes folles » ; les stations dans les églises à coupole, « grottes d'ombre humide, où luisent vaguement l'émeraude et l'or de mosaïques effacées » ; les visites prolongées à la cathédrale Saint-Démétrios qui « élève dans le ciel bleu, près d'un haut cyprès noir, son minaret pâle et pur comme un lis fermé, et sa coupole taillée à jour, d'un rouge de rose mourante. » Les œuvres picturales, les curieux travaux de sculpture ou d'architecture antique retiennent aussi l'attention de M<sup>me</sup> Tinayre : icônes naïvement peinturlurées, vieilles estampes patinées, cariatides soutenant une corniche, monastères à façades mauresques, portes ogivales, fenêtres à meneaux, saints de pierre drapés dans leurs niches en des poses hiératiques, émeuvent tour à tour son âme d'artiste. Je note, en parcourant ces aimables pages, le joli passage suivant :

« Et les minutes coulaient, et déjà le soleil plus oblique prenait ces reflets d'or qui animent le bistre des vieux murs et les couleurs des façades peintes. Un silence quasi crépusculaire baignait de douceur les rues montantes, au pavage chaotique, les maisons d'aspect vétusté et pauvre, badi-geonnées au bleu de lessive ou en lilas rosé. »

Mais M<sup>me</sup> Tinayre n'est pas venue à Salonique uniquement dans le but d'admirer la nature ou de « rechercher les traces d'un passé sous des ruines. » Ce qui l'intéresse avant tout, — car elle est bonne patriote — c'est l'œuvre éducatrice

de la France depuis l'occupation du pays par les troupes alliées : création de routes, canaux, voies ferrées ; fondation d'écoles, d'hôpitaux, diffusion de la langue et de la civilisation françaises. A signaler ici un beau portrait physique et moral du général Sarrail. Reçue au Grand Quartier général dont le chef lui fit courtoisement les honneurs, M<sup>me</sup> Tinayre décrit avec une observation très aiguisée et un rare bonheur d'expression le va-et-vient incessant qui y règne, l'animation extraordinaire qui anime cette partie de Salonique, voisine du port. De sa visite au camp retranché, jusque dans ses limites les plus avancées, elle a gardé une impression ineffaçable qu'elle traduit en un langage coloré, sculptural, où abondent les réflexions fines et les termes pittoresques, avec un amour très curieux du vrai : vrai des sites, des figures, des gestes et des mots. Voici comment elle dépeint les monts de Serbie qu'elle a entrevus, par un beau soir de mai, depuis la vallée du Vardar :

« De grandes montagnes violettes aux plans superposés où le soleil éclaire des places verdâtres, barrent toute la largeur de l'horizon, au-delà d'un lac qui scintille. Des nuages qui se déplacent avec lenteur traînent des écharpes bleues sur toute la chaîne hérissée, hostile, coupée de défilés obscurs... »

Sollicitée de donner successivement une conférence, ou plutôt une causerie improvisée, à la gent enfantine des écoles françaises de Salonique, ainsi qu'aux braves territoriaux — « vieux lascars et marsouins » — du camp retranché, elle amusa les uns et réconforta les autres, apportant à tous le parfum de la terre natale et recueillant partout les marques d'un profond enthousiasme. Elle rappela en termes émouvants les devoirs de la jeunesse à l'heure présente, elle dit l'admirable dévouement des femmes de France, célébra l'héroïsme inaltérable des soldats et chanta l'invincible espérance de la patrie.

Je croirais n'avoir pas donné une idée suffisante du beau talent littéraire de M<sup>me</sup> Tinayre en ne citant pas ce frais croquis d'une matinée militaire à Salonique :

« Une musique très vague semble naître dans le silence. Je m'éveille. Un fil de jour bleu filtre entre les rideaux. Aucun bruit dans la maison. Aucun bruit dans la petite rue. Ai-je rêvé ? La musique errante au lointain de l'aube dessine une ligne mélodique qui se précise en se rapprochant. Une faible sonorité cuivrée a frémi, comme une onde mourante dans la fraîcheur fluide du ciel. Puis les notes d'un chœur s'élèvent, rythmées au pas d'une troupe en marche.

J'entr'ouvre les persiennes sur le balconnet. La rue est

presque déserte, baignée d'air mauve, et toutes les choses, humides encore de la nuit, semblent neuves et ravivées.

Le quai, au bout de la rue, est vide, et sur l'eau d'un bleu céleste, que nul vent ne ride, où quelques reflets de bateaux noirs-rouges ne frissonnent même pas, les vaisseaux de guerre semblent dormir. Ce qu'on entend, ce n'est point la sonnerie qui salue, chaque matin, les « couleurs », ce n'est pas la fanfare écossaise, sauvage et trépidante, c'est un régiment de Serbes qui, drapeaux déployés, musique en tête, partent allègrement pour le front... »

Tout commentaire affaiblirait, me semble-t-il, l'effet produit par ce délicieux morceau.

Nous voilà loin de ces descriptions dont les détails courent les uns après les autres au hasard, sans unité, sans effet, sans vie, soudés comme les pièces d'une mosaïque.

Ainsi que tous les écrivains doués en poètes, M<sup>me</sup> Tinayre a le goût exquis des choses de la nature, et cette gracieuse inclination de son esprit, que l'on retrouve dans tous ses romans, lui inspire de jolies trouvailles verbales qui n'excluent pas la profondeur de la pensée. Ses impressions sur la Macédoine, la Turquie et la Grèce, sont émaillées de brèves anecdotes pittoresques, fleurant un original parfum de terroir oriental. En communion avec l'auteur des *Désenchantées*, elle aime ces pays de lumière, et elle en rend la beauté tour à tour délicate, sauvage ou resplendissante, avec un lyrisme savoureux.

L'ensemble de l'œuvre de M<sup>me</sup> Tinayre, si peu recommandable au point de vue moral, est imprégné d'une ambiance de bonne humeur bien française. Il s'en dégage un optimisme charmant qui tranche sur la fatale mélancolie et la tristesse parfois énervante de la prose, pourtant admirable, de Pierre Loti.

Antonin BONDALLAZ.

---

## CAISSE DE RETRAITE DU CORPS ENSEIGNANT

Exercice 1916

---

### Considérations générales.

Une année est achevée : que nous a-t-elle apporté ? De celle qui est ouverte, qu'attendons-nous, que souhaitons-nous ?

A notre monde primaire fribourgeois, l'année 1916 laissera des souvenirs quelque peu mêlés. La réorganisation de notre Caisse de retraite a fini par s'imposer. Ni l'autorité législative, ni le gouvernement n'ignorent plus l'anomalie persistante de la situation faite aux instituteurs ; d'une part, le pays leur confie un rôle qui va sans cesse crois-